NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 3 1947

L'étude du milieu biblique

Charles-F. JEAN

p. 245 - 270

https://www.nrt.be/es/articulos/l-etude-du-milieu-biblique-2832

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ETUDE DU MILIEU BIBLIQUE (1)

Par l'expression *milieu biblique*, nous entendons : *géographiquement*, les régions qui s'étendent depuis l'Elam jusqu'à la Grèce et à Rome ; du Caucase et de l'Asie Mineure jusqu'à la Nubie, et particulièrement Canaan avec la Phénicie, et l'Egypte ; *ethnologiquement*, les peuples divers qui, sur cette aire, purent avoir une influence notable au cours des siècles qui commencent avec les origines pour se terminer en l'an 100 de notre ère ; *moralement* — ou mieux : au point de vue religieux, moral, intellectuel, artistique — l'ensemble des influences marquées qu'exercèrent les civilisations de ces peuples.

MOTIFS DE CONNAITRE CE MILIEU

Quiconque entend se représenter d'une manière bien concrète et bien vivante les personnes, les institutions, les événements, les idées que la Bible fait passer sous nos yeux, doit essayer de pénétrer dans l'âme des personnes qui ont vécu ces idées, qui ont créé, librement accepté ou subi ces institutions, ces événements et ces idées ; pour cela, il doit *se faire une âme antique*. Car c'est bien dans l'antiquité que nous transporte le texte sacré. Et quelle antiquité ! C'est par les origines du cosmos que débutent les premières pages de la Genèse, et l'Evangile de saint Jean s'arrête à près de deux mille ans derrière nous. A travers les siècles si nombreux dont, à très larges traits, on nous raconte l'« histoire », combien différentes des nôtres durent être les manières de sentir, de penser, de croire, de vivre ! Combien différent l'état d'âme de ces sociétés au milieu desquelles nous voyons évoluer Israël ! Or, tout homme et aussi tout peuple

(1) Nous utiliserons au cours de notre article les transcriptions, abréviations et sigles suivants :

' = *aleph* et correspond à l'esprit doux des Grecs.
' = *ayin* et correspond à l'esprit rude des Grecs.
w = le *waw* sémitique.
y = le *iod* sémitique.
h = le *he* hébreu.
ch = le *het* hébreu.
th = le *teth* sémitique.
ts = le *çadè* sémitique.
sh = soit *śin*, soit *shin*.

Breasted : J. Breasted, *Development of the Religion and Thought in Ancient Egypt*, New-York, 1912.
Cooke : G. A. Cooke, *North-Semitic Inscriptions*, Oxford, 1903.
D. B. : *Dictionnaire de la Bible* (Vigouroux), Paris.
Luckenbill : D. D. Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, Chicago, s.d. (1926).
Mil. Bibl. : Ch.-F. Jean, *Le milieu biblique*, 3 vol., Paris, Geuthner, 1922-1936.
Ranke : Hrm. Ranke, *Early babylonian Personal Names*, Philadelphia, 1905.
S.D.B. : *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (Vigouroux).

—fût-il « peuple de Dieu » ! — est, plus ou moins, fils de son temps, c'est-à-dire que personne ne peut se soustraire entièrement à l'action qu'exerce le milieu ambiant : climat, habitat, coutumes, arts, langue, idées, fréquentations personnelles et relations nationales. Il importe donc de connaître dans quelle mesure ces éléments purent agir sur Israël, quel caractère, quel état d'âme, quelles habitudes d'esprit contribuèrent à modeler ou à modifier chez lui la civilisation, la littérature, les arts, la religion du milieu ambiant, suivant qu'on étudie ce peuple, par exemple, à l'époque où il était en Canaan, au sein de la « civilisation d'El-Amarna », ou lorsque Salomon introduisit tant de femmes dans son harem, ou bien après la conquête d'Alexandre le Grand, quand, parmi les nobles et les riches, et surtout au sein de l'aristocratie sacerdotale, les hellénophiles apparurent de plus en plus nombreux, ou bien encore dans les milieux alexandrins, à l'époque de *la Sagesse* (2).

De plus, on ne saurait nier que la connaissance du milieu soit indispensable aujourd'hui pour préciser, sans l'atténuer mais aussi sans l'exagérer, la part qu'il faut faire à la révélation divine et au génie propre à Israël, et pour attribuer aux faits leur juste importance relative dans l'histoire générale.

Il faut ajouter que les langues et les littératures de ce milieu permettent, bien des fois, de mieux comprendre le texte de l'Ancien Testament ou celui du Nouveau ; et ce sont spécialement ces littératures qui révèlent l'origine de certains caractères de la littérature biblique et les expliquent.

Les catholiques ont un autre motif, extrinsèque, il est vrai, mais souverainement important, d'étudier le milieu biblique, à savoir l'encyclique de S.S. Pie XII, *Divino afflante*, du 30 septembre 1943 (voir texte : *N.R.Th.*, 1946, p. 698-715). Elle ne prononce pas ces mots *milieu biblique*, mais elle recommande l'étude, non seulement de l'hébreu et du grec biblique, mais aussi des autres *langues orientales* (cfr *N.R.Th.*, 1946, p. 704) et les ressources que fournissent les différentes branches de la *philologie* (*ibid.*). Elle demande que l'exégète remonte « jusqu'aux siècles reculés de l'Orient, afin que, s'aidant des ressources de l'*histoire*, de l'*archéologie* et des *autres sciences*, il discerne et reconnaisse quels genres littéraires les auteurs... ont voulu employer et ont réellement employé » (*ibid.*, p. 709). Elle recommande de « ne *rien négliger* de ce qu'ont apporté de nouveau *l'archéologie, l'histoire de l'antiquité* et la *science des lettres anciennes*, rien de ce qui est apte à mieux faire connaître la *mentalité des*

(2) Nous venons de transcrire, presque textuellement, ce que nous disions, en 1922, dans la préface du premier volume de notre *Milieu biblique*. Ces paroles exprimaient la conviction acquise au cours d'un enseignement de seize ans déjà à l'Institut ecclésiastique Albéroni de Plaisance, inspiré par les principes et l'exemple de l'Ecole Biblique dominicaine de Jérusalem.

écrivains anciens, leur *manière de raisonner,* de *raconter* et d'*écrire,* leurs *formules* et leur technique » (*ibid.,* p. 710) (3).

On nous excusera de renvoyer très souvent à notre *Milieu biblique.* C'est que cet ouvrage, facilement accessible, est le seul, à notre connaissance, où l'on trouve tous les textes que nous citerons et qu'ils y sont d'ailleurs accompagnés de références aux sources et aux travaux de première main.

LES LANGUES ET LES GENRES LITTERAIRES

A. *Langues*

Dans les pays sémitiques qui constituent l'aire principale du milieu que nous envisageons, le caractère ethnique des hommes avait donné naissance à des formes grammaticales ou littéraires du langage, qui étaient devenues des conditions quasi indispensables de la vie de l'esprit et qui, par suite, se transmettaient routinièrement, inconsciemment même, d'une génération à l'autre, de sorte qu'il est naturel de les retrouver chez des Babyloniens, des Assyriens, des Phéniciens, des Araméens et des Hébreux, sans qu'il y ait lieu de songer à aucune dépendance littéraire ; et cette remarque peut s'appliquer également à des maximes, à des légendes, à des récits issus dans le même milieu et transmis d'âge en âge sous la forme originale propre aux Sémites. Il s'ensuit que les langues du milieu biblique sont, bien des fois, d'importants auxiliaires de l'exégèse. Et, avant tout, leur vocabulaire. Ainsi, on ne peut pas étudier à part le sens de *nèphèsh,* traduit par *anima* dans la Vulgate, sans tenir compte du même mot *napishtu* (avec la désinence féminine primitive *-t*), qu'on rencontre si souvent dans la littérature babylonienne et assyrienne, et même du mot ψυχή de la littérature grecque (4).

Nèphèsh, comme *napishtu,* a le sens de « souffle, haleine », et aussi de « principe vital », parce que l'haleine, la respiration, atteste la vie du corps. A la mort, on exhale son souffle, sa *nèphèsh* (*Jér.,* XV, 8 ; cfr *Ps.* XXIII, 2, etc.). A la suite d'un travail fatigant, nous disons quelquefois : « Ouf ! reprenons haleine ». Israël employait *nâphash,* verbe qui impliquait la même idée et d'où dérive *nèphèsh.* On lit, dans l'*Exode,* XXI, 17 et dans *II Sam.,* 14 : Yahweh a fait en six

(3) Sur cette question du milieu biblique et l'influence du P. Lagrange et de l'École biblique de Jérusalem, voir : *L'œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange,* s.d. (1935), dans *Cahiers de la Nouvelle Journée,* 28. Voir aussi *S.D.B.,* t. II, col. 455 et F. M. Braun, *L'œuvre du Père Lagrange,* 1943, p. 20 et suiv.

(4) Cfr H. Holma, *Die Namen der Körperteile im Assyrisch-Babylonischen,* Leipzig, 1911 ; F. Rüsche, *Blut, Leben und Seele,* Paderborn, 1930 ; Ch.-F. Jean, *Notules de sémantique hébraïque,* dans *Mélanges Syriens offerts à M. Dussaud,* t. II, p. 708 et suiv.

jours les cieux et la terre ; le septième, il s'est reposé et a repris haleine, « *ynnâphash* ».

Napishtu et *nèphèsh* désignent aussi l'organe d'où sort le souffle vital, la « gorge », la « poitrine » et même la « bouche » ou la « gueule ». Certains bijoux ou perles précieuses se portent sur la gorge, *napishtu*. On sait qu'on portait son sceau sur la poitrine, *napishtu*. En hébreu (*Ps.*, LXIX, 2) :

Sauve-moi, ô Dieu,
car les eaux montent jusqu'à la gorge, *nèphèsh*.

Au VIII[e] siècle, sur l'inscription araméenne de *Hadad*, 1.17 :

Que la bouche, *nèphèsh*, de Panammou mange avec toi,
que boive avec toi la *nèphèsh* de Panammou !

Au *Ps.*, CVII,1 :

Il a désaltéré la bouche, *nèphèsh*, altérée,
il a comblé de bien la *nèphèsh* affamée.

En égyptien, *śchâ* signifie « souvenir » et l'article est *pa'*, donc *pa'-śchâ'*, « le souvenir ». On *peut* admettre, après F. Hommel, que *psch* (LXX : πάσχα), Pâque (*Ex.*, XII,11), emprunt égyptien, signifie, non pas « le passage », mais « le souvenir », conformément à *Ex.*, XII, 14 : « vous conserverez le souvenir de ce jour » ; le mot *zikrôn*, « souvenir », n'est pas autre chose que la *traduction* en hébreu de *psch* (5). Cette opinion est au moins intéressante.

L'expression hébraïque *mâlé yâd* a fait hésiter les interprètes ; saint Jérôme l'a traduite de différentes manières. *Ex.*, XXVIII, 41 : *consecrare manus* ; *Num.*, III, 3 : *replere et consecrare manus* ; *Jug.*, XVII, 5 et *I Reg.*, XIII, 33 : *implere manus* ; *Lev.*, VIII, 33 : *complere tempus consecrationis* ; *Ex.*, XXIX, 9 : *initiare manus*. Elle s'explique bien par l'expression identique de l'assyro-babylonien, *qâtam malû*, qui a littéralement le même sens « *remplir la main* », mais qui signifie en réalité « *investir d'une fonction, d'un pouvoir* ». Et chacun de ces deux sens convient aux textes bibliques cités.

Il est intéressant de noter qu'en pays sumérien, sémitique, égyptien, le mot *nom* était pratiquement synonyme de *nature, essence*, et aussi de *personne* en certains cas (cfr *Mil. Bibl.*, t. III, p. 655-659). Par conséquent, *Ex.*, XXXIII, 12 b, ce que Yahweh dit à Moïse « *novi te nomine tuo* » signifie « je te connais en personne ». (On traduit « je te connais par ton nom ». Notons d'ailleurs que le mot *nom* n'est ni précédé de l'article, ni suivi du possessif). *II Sam.*, VII, 13 : « C'est lui qui élèvera une maison *à mon nom* ». Or dans le passage parallèle de *I Chron.*, XVII, 12 : « C'est lui qui me bâtira une maison (6) ».

Eccle., XII, 5, parle de *domum aeternitatis, beyt 'ôlâm*. Les inscriptions sémitiques des hypogées prouvent à l'évidence que cette

(5) Cfr *S.D.B.*, t. IV, col. 121.
(6) Voir aussi *Ezéch.*, XX, 22 ; autres textes : *D.B.*, t. IV, 1669, 1671.

expression, empruntée à l'égyptien, *per djet,* qui a le même sens matériel, signifie *tombeau.*

Il n'est pas sans intérêt de savoir que, bien longtemps avant Moïse, en sumérien, le même mot *TI,* qui signifie « *vie* », signifie également « *côte* (7) ».

Luther et Osterwald ont traduit *'ôlâm,* par « monde », au lieu de « durée indéfinie, éternité », dans le passage intéressant, *Prov.,* IX, 6. Pour décider si leur traduction est arbitraire, quoiqu'elle cadre bien avec le contexte, il faut au moins savoir que, dans certaines langues sémitiques, l'arabe par exemple, ce mot a bien le sens de « monde ».

Le proto-phénicien des textes d'Ugarit, du XIV^e^ s. av. J.C., nous a livré une terminologie des sacrifices, à laquelle correspond celle du rituel mosaïque.

Les Sémites du Proche Orient empruntaient leurs métaphores à peu près exclusivement à la nature (aux éléments de la nature et aux phénomènes atmosphériques, aux règnes végétal et animal, à l'espèce humaine et à l'industrie) ; mais il s'agit de la nature telle que la voyaient les Orientaux, des plantes et des animaux tels qu'ils pouvaient les connaître, des hommes, mais des hommes qui étaient surtout des Sémites vivant à une époque donnée et dans tel pays déterminé, tout cela perçu à travers leur imagination et leur sensibilité orientales.

Métaphores empruntées aux phénomènes de la nature.

Ciel. Nabopolasar rebâtit la tour à étages de Babylone, et elle doit « égaler au ciel son sommet (8) ». Nabuchodonosor II, parlant du temple de Babylone et de celui de Borsippa, dit : « Je dressai leur faîte *aussi haut que le ciel* (9) ». Sargon II, au VIII^e^ siècle, parlait d'un pic montagneux « dont, en haut, la tête soutient le ciel (10) ». Dans la Bible, *Gen.,* XI, 4 : « Bâtissons une tour dont le *sommet soit dans les cieux* » ; métaphore analogue, mais application différente, *Ps.,* CVII, 26.

Astres. Salmanasar I^er^ parle des Quti « *aussi innombrables que les étoiles du ciel* (11) ». Dans la Bible, *Jer.,* XXXIII, 22 (cfr *Gen.,* XV, 5 ; XXVI, 4) :

Comme l'armée des cieux ne se compte pas
et comme le sable de la mer ne se mesure pas...

(7) Cfr *Gen.,* II, 21 et suiv. : « Yahweh Elohim fit tomber un sommeil profond sur Adam, et il dormit. Et il prit une de ses *côtes* et il ferma la chair au-dessous d'elle. Et Yahweh-Elohim bâtit *la côte* qu'il avait prise d'Adam en femme... ».

(8) St. Langdon, *Die neubabyl. Königsinschriften,* p. 61, t. I, 32-41.

(9) *L.c.,* n° 20, col. III, 43-44.

(10) F. Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne de Sargon,* Paris, 1912, l. 19.

(11) *Altorient. Bibliothek,* t. I, p. 119, l. 8-9.

Assur-nasir-apal appelle le dieu Inurta : « *lumière des cieux et de la terre* », et ce roi est lui-même « le soleil de tous les peuples » (Luckenbill, t. I, § 437). Dans la Bible, *II Sam.*, XXXII, 29 :

« *Tu es ma lumière,* ô Yahweh ».

Ps., LXXXIV, 12 : « Yahweh est *un soleil* et un bouclier ».

Isaïe (LX, 20 ; cfr XLIX, 6) dit à Israël :

« *Ton soleil ne se couchera pas*
et ta lumière ne se retirera pas,
car *Yahweh* sera pour toi une lumière éternelle ».

Feu. Téglath-phalasar Ier se dit « *la flamme brûlante,* le terrible ouragan de la bataille » (Luckenbill, t. I, § 238 et 359), Adad-nirâri II :

« Je brûle *comme le feu,* j'abats comme l'ouragan ».

Dans la Bible, *Is.*, LXVI, 15 (cfr *Ps.*, VII, 5) :

Yahweh vient *dans le feu*
et son char est semblable à l'ouragan,
pour déverser sa colère *en embrasement*
et ses menaces en *flammes de feu.*

Orage. Dans Assurbanipal : « Adad, le directeur du ciel et de la terre, qui *hurle* (là-haut) dans *les nuages et la pluie* » (Luckenbill, t. II, § 925). Et dans un psaume sumérien : « Adad qui *chevauche les nuages* (12) ». A Ras Shamra, Aleyan-Hadad est « celui qui *chevauche les nuages* (13) ». Dans la Bible, *Isaïe*, XIX, 1 : « Yahweh qui chevauche une nuée légère » ; *Ps.*, CIV, 3 :

Yahweh dans les eaux (du ciel)
il place les poutres (pour) ses chambres hautes ;
des nuées il fait son char (14).

A propos d'une victoire, Sargon raconte que le dieu Adad « par des nuages d'averse et par des *pierres du ciel* acheva le reste (15) ». Dans *Josué*, X, 10-11 : Yahweh fit « *tomber du ciel* sur eux de grosses pierres... ; ceux qui périrent par les *pierres de grêle* furent plus nombreux que ceux qui furent tués par l'épée des beney Israël ».

Métaphores empruntées aux règnes de la nature.

Végétaux. Sur le tombeau d'Eshmunazar, on lit : « S'ils commettent ce méfait, qu'il n'y ait pas *pour eux de racine par-dessous, ni de fruit par-dessus* » (Cooke, p. 30, ll. 11-12). Et, dans la Bible : Ce qui sera sauvé de la maison de Juda « poussera encore des *racines par-dessous* et portera du *fruit par-dessus* » (*Is.*, XXXVII, 31 ;

(12) St. Langdon, *Sumer. and Babyl. Psalms,* n° 29, 8-9.
(13) *Syria,* t. XII, p. 196, rkb ʿrpt.
(14) Sur cette image, voir l'intéressante remarque de R. Dussaud, *Les anciennes religions orient.*, dans la coll. « *Mana* », t. II, p. 357.
(15) Thureau-Dangin, *op. cit.*, l. 147.

même métaphore, *Amos*, II, 9 ; presque identique, *Job*, XVIII, 16).

A Ras Shamra, dans le « *Poème des dieux gracieux* » : « Leurs lèvres sont douces *comme une grappe de raisin* [16] ». Dans la Bible (*Cant.*, VII, 9) : « Que tes seins soient comme les grappes de la vigne ».

Règne animal. — *Agneau.* Image fréquente chez les Assyriens : « je tuai les habitants *comme des agneaux* [17] ». Dans *Jérémie*, LI, 40 (voir *Is.*, LIII, 7) : « Je les ferai descendre comme des agneaux à la boucherie ».

Chien. Asarhaddon dit : « Quel homme, là, peut combattre contre moi pour la royauté? Et qui y eut-il, parmi les rois, mes pères, dont l'empire fût aussi grand que le mien? Du sein de la mer, mes ennemis disaient : « Où un chien échapperait-il au soleil? » (Luckenbill, t. II, § 523). Dans les lettres de *Tell-Duwéir* : « qu'est ton serviteur, *un chien*, pour que mon seigneur se souvienne de son serviteur [18] ». Dans la Bible, *II Reg.*, VIII, 13 (cfr *II Sam.*, IX, 8), Hazaël de Damas dit à Elisée : « Mais qu'est ton serviteur, *un chien*, pour faire de si grandes choses », et dans *Job*, XXX, 1 (voir aussi *Is.*, LVI, 10 ; *II Sam.*, III, 8) :

> Et maintenant je suis la risée des hommes plus jeunes que moi
> dont je n'aurais pas daigné mettre les pères
> parmi les chiens de mon troupeau.

Gazelle. Sennachérib : « *Semblable à une gazelle*, je montai sur les plus hauts sommets à leur poursuite » (Luckenbill, t. II, § 244 et 315). Dans *II Sam.*, II, 18 : « Asaël avait *les pieds légers comme ceux des gazelles* qui sont dans les champs ».

Animaux engraissés. Sennachérib : « Leur chef, leurs nobles qui portaient des poignards couverts d'or et dont les mains étaient encerclées de bracelets d'or brillant, *tels des bœufs gras chargés d'entraves*, je tranchai leurs précieuses vies comme une corde » (Luckenbill, t. II, § 254). Dans la Bible, *Jér.*, XLVI, 21 :

> Ses mercenaires au milieu d'elle
> sont *comme des veaux engraissés.*

Cela rappelle *Job*, XV, 27.

Aigle. Shamshi-Adad V : « *Je fondis sur eux comme un aigle* » (Luckenbill, t. I, § 718). Sargon II : « Sur l'ordre des dieux Assur, Shamash et Marduk, je *fis voler comme les aigles* mes soldats d'élite à travers les fossés de l'ennemi » (Luckenbill, t. II, § 39). Dans *Jérémie*, XLVII, 40 : Nabuchodonosor « *prend son vol com-*

(16) Ch. Virolleaud, dans *Syria*, 1938, p. 128-151, l. 50.
(17) Par exemple Assurbanipal, *Cylindre de Rassam*, col. III, l. 56.
(18) H. Torczyner, *The Lachish Letters*, Londres, 1938, n° *2*, l. 3-5 ; n° *5*, l. 3-5 ; cfr *6*, l. 3 ; *7*, l. 2-3.

me l'aigle, il étend ses ailes sur Moab ». Asarhaddon : « *Tel un aigle impétueux* aux ailes éployées, au front de mes troupes j'allai comme un déluge » (Luckenbill, t. II, § 563). Dans la Bible (*II Sam.*, I, 23) : Saül et Jonathas

étaient plus *agiles que les aigles,*
ils étaient plus forts que les lions.

Dans *Job*, IX, 26 :

Ils passent comme la barque de jonc,
comme l'aigle qui fond sur sa proie.

Oiseau de nuit. Sargon II : Leur prince, « *pareil à un oiseau de nuit* (littér. : de *trou*), qui s'enfuit devant un aigle, son cœur palpita d'effroi (19) ». Dans la Bible, *Ps.*, CII, 7 (cfr *Jér.*, XLIX, 16 ; *Job*, XXX, 29) : « Je suis devenu *comme le hibou des ruines* ».

Nid d'oiseau. Sennachérib : Leurs demeures se trouvent « sur le pic du mont Nipur, montagne escarpée, comme *les nids des vautours,* rois des oiseaux » (Luckenbill, t. II, § 244). Dans la Bible, nous avons des comparaisons analogues. *Jérémie,* XXII, 23, s'adressant au peuple de Juda personnifié :

Toi qui habites au Liban
Qui *places ton nid* sur les cèdres.

Ailleurs, XLVIII, 28, parlant contre Moab :

Abandonnez les villes... Soyez comme *la colombe*
Qui fait *son nid* au-dessus du précipice béant.

Cage. Sennachérib : Ezéchias « lui-même, je l'enfermai *comme un oiseau en cage,* dans Jérusalem sa capitale (20) ». Dans la Bible, *Jérémie,* V, 25, termes de comparaisons identiques :

Comme une cage est pleine d'oiseaux,
vos péchés vous privent de ces biens.

Ezéchiel, XIX, 9 : « ils mirent *dans une cage* » (le lionceau — qui, dans cette description imagée, représente Juda).

Sauterelles. Sargon II : « Dans le courroux de mon cœur, je couvris le pays comme une *nuée de sauterelles* » (Luckenbill, t. II, § 10). A Ras Shamra :

« *Comme les sauterelles* vous couvrirez la terre,
comme les criquets, les confins du désert (21) ».

Dans la Bible : « Ses ennemis venaient nombreux comme une *nuée de sauterelles* » (*Jug.*, VI, 5 ; *Jér.*, XLVI, 23 ; LI, 14).

---

(19) Thureau-Dangin, *op. cit.*, l. 189 ; image analogue, l. 291.
(20) *Prisme de Taylor,* col. III, l. 20.
(21) Ch. Virolleaud, *La légende de Keret,* l. 103-104, 192-193.

Métaphores empruntées à l'espèce humaine.

Pasteur. Une métaphore très fréquente dans les inscriptions suméro-akkadiennes est celle de *pasteur, pasteur fidèle* ou *bon pasteur,* par laquelle on désigne le roi. Et l'on emploie le verbe *paître* pour signifier *gouverner.* Gudea de Lagash est le « pasteur fidèle », un bon pasteur (22). De même, plus tard, Tukulti-Ninurta (Luckenbill, t. I, § 163, 180, etc.), Teglath-phalasar Ier (*ibid.*, § 218), Asarhaddon (*ibid.*, t. II, § 648, 668), Nabuchodonosor II (23), Nabonide (24). Dans la Bible (*Ps.*, XXIII, 1) : « Yahweh est mon pasteur » ;

Michée, VII, 14 : ô Yahweh
pais ton peuple avec ta houlette
ton troupeau de ton héritage.

Ailleurs, en de nombreux endroits :
« Yahweh t'a dit : C'est toi qui paîtras mon peuple d'Israël (25) ».

Entrailles ; reins. Expression propre à Assurbanipal : La fille « sortie de ses entrailles j'introduisis dans mon harem pour me servir de concubine (26) ». Bible, *II Sam.*, XVI, 11 (cfr *Gen.*, XV, 4) : « Voici que mon fils qui est sorti de mes entrailles », *'asher yâtsâ mimme'ay...* « De tes reins, *mêchalâtscykâ,* sortiront des rois », *Gen.*, XXXV, 11. De même, *I Reg.*, VIII, 19 ; *II Chron.*, VI, 9.

Sang. Assur-nasir-apal dit, à plusieurs reprises : « *Avec leur sang* je teignis de rouge la montagne comme de la laine » (Luckenbill, t. I, § 440, 447, etc.). De même, Salmanasar (*ibid.*, § 599, 609). Dans la Bible : « Les montagnes se fondront dans le sang » (*Is.*, XXXIX, 3). Et *Is.*, XXXVIII, 7-8 :

Leur terre *s'enivre de sang*
et leur poussière ruisselle de graisse,
car c'est un jour de vengeance pour Yahweh.

Yahweh dit (*Is.*, XVII, 23-24) :
« Je ramènerai de Basan mes ennemis ;
je les ramènerai du fond de la mer
afin que tu plonges le pied dans le *sang*
et que la langue du chien ait sa part des ennemis ».

Images réalistes. « Je coupai leurs testicules et j'arrachai leur « membre » comme des concombres du mois de Siwan » (Lucken-

(22) *Cylindre B,* col. II, l. 7.
(23) *Cylindre d'argile,* dans Langdon, *Neubabyl. Königsinschriften,* n° 7, col. 1, 2, p. 86.
(24) *Cylindre,* I, 2 ; dans Langdon, *l.c.*, n° 2, p. 230.
(25) *II Sam.*, V, 2 ; *I Chron.*, XI, 2 ; *Is.*, XLIV, 28 ; *Jér.*, XXIII, 1-3 ; *Ezéch.*, XXXVII, 24 ; etc.
(26) *Cylindre de Rassam,* col. II, 56, 70, 78.

bill, t. II, § 254). Dans la Bible (27), *Jérémie*, V, 2-5 (même image, *Is.*, XLVII, 2-3), s'adressant à la nation israélite personnifiée :

« Et moi aussi je relèverai les pans de ta robe sur ton visage
et l'on verra ta honte ».

Ezéchiel, XVI, 4-8, s'adressant à Jérusalem personnifiée emploie une métaphore très réaliste et qui nous paraît choquante ; la métaphore continue jusqu'au v. 37 : Je vais rassembler contre toi tous tes amants, « je découvrirai devant eux ta nudité et ils verront toute ta nudité (28) ».

Industrie. Sargon II : « Je brisai tous les pays ennemis *comme des pots* » (Luckenbill, t. II, § 54). Et ailleurs : « Leurs fortes murailles jusqu'à leurs fondements, *comme des pots de terre* je mis en miettes (29) ». Dans la Bible (*Is.*, XXX, 14 ; cfr XV, 9) même métaphore, mais plus développée : L'iniquité sur laquelle vous vous appuyez

« ...se brise *comme se brise un vase d'argile*
que l'on fracasse sans pitié,
sans que l'on trouve dans ses débris un morceau
pour prendre du feu au brasier
ou puiser de l'eau à une citerne ».

Dans *Jérémie*, XIX, 11 :

« Je briserai ce peuple et cette ville
comme on brise le *vase* du potier ».

De même, XXII, 28 ; XXV, 34.

Le fondement sur lequel nos Orientaux établissaient leurs analogies était très simple, superficiel ; rien de compliqué ni de subtil dans leurs métaphores. Néanmoins, elles éclairaient, coloraient, embellissaient l'objet de leur pensée et le rendaient ainsi vivement présent à l'imagination.

Enfin, ajoutons qu'il est particulièrement intéressant de connaître les langues d'Ugarit, du XIV^e^ s. av. J.C., et de Canaan à l'époque d'El Amarna, peu antérieures au temps des Juges, de pouvoir les comparer ainsi que l'hébreu des *ostraka* de Samarie du IX^e^ s., de l'inscription de Siloéh du VIII^e^ s., et particulièrement celui des ostraka-lettres de *Tell ed-Duweir* (« Lachish »), tous documents autographes, avec l'hébreu des livres bibliques respectifs de ces mêmes époques (30).

(27) Cfr *Cant.*, VIII, 3, 4, 8, 9 ; VIII, 10.
(28) Voir aussi *Ezéch.*, XXII, 10. — Métaphores nombreuses empruntées aux membres du corps dans Dhorme, *L'emploi métaphorique des parties du corps en hébreu et en akkadien*, Paris, 1923.
(29) Thureau-Dangin, *op. cit.*, l. 165.
(30) Voir *S.D.B.*, t. IV, *Inscriptions sémitiques*, col. 411-417. Pour la langue d'Ugarit, voir A. Bea, dans *Biblica*, t. XIX, 1938, 443-448.

B. *Genres littéraires*

1. *Poésie.* Dès le XXI[e] siècle, les Sumériens avaient déjà écrit et pouvaient réciter ou chanter de très nombreuses hymnes religieuses ou psaumes, caractérisés littérairement par le parallélisme, parallélisme d'idées ou de mots. Les psaumes étaient classés d'après l'instrument de musique qui devait en accompagner le chant ([31]).

En babylonien, vers le XIX[e] s. av. J.C., et même plus tôt, qu'il s'agisse de poésie sacrée ou de poésie profane, on termine volontiers toute une série de vers sur une même *rime,* ou bien on sépare deux rimes par un ou plusieurs vers de rime différente. Quelquefois les vers forment acrostiche. Certains poèmes ont des strophes. Le poème d'Agushaya a des strophes de deux vers ou stiques parallèles, d'autres de cinq ou même de huit vers.

Inutile de souligner l'intérêt de ces faits pour l'historien de la poésie biblique ([32]).

Dès 2500, la poésie des Egyptiens est également caractérisée par le parallélisme ([33]).

Nous n'insistons pas sur les ressemblances entre les chants d'amour *égyptiens* et le *Cantique des cantiques,* dans le texte original ; nous nous bornerons à renvoyer à ce que nous avons dit sobrement dans notre *Milieu Biblique,* tome II, 354-355, où l'on trouvera les références précises.

Le prologue du Code de Hammurabi est un hymne du même genre que les hymnes royaux antérieurs ; dans les textes *historiques* sumériens, akkadiens et égyptiens, on a constaté l'existence de stiques parallèles ; par exemple, dans Gudéa (*Mil. Bibl.,* t. II, p. 12-20) ; et les inscriptions royales assyriennes sont conçues poétiquement ([34]). De même, dans la Bible, plusieurs passages des livres historiques ([35]) sont écrits en stiques parallèles, et aussi, dans saint Luc, le *Magnificat,* le *Benedictus,* le *Nunc dimittis* ([36]). C'est donc d'après les règles d'exégèse à appliquer à la poésie du Proche Orient qu'il faut expliquer tous ces passages. L'existence de stiques parallèles dans ces littératures n'était pas soupçonnée autrefois, sauf en saint

(31) Voir les exemples, *S.D.B.,* t. I : *Babylone et la Bible,* col. 821-824 et surtout St. Langdon, *Sumerian and Babylonian Psalms.*

(32) On trouvera des exemples dans *S.D.B., l.c.,* et dans notre *Mil. Bibl.,* t. II, 21-40, 78-81 ; voir *ibid.,* 258-260.

(33) Nous renvoyons à *Mil. Bibl.,* t. II, 119-123 ; et sous la XII[e] dynastie, p. 151-160 ; hymne à Aten, aux temps mosaïques, *ibid.,* 346-348.

(34) Cfr Landsberger, dans *Zeitschr. für Assyriol.,* XXXV, 119.

(35) *Gen.,* IV, 23-24 ; IX, 25-27 ; XXVII, 27 et s., 39-40 ; *Num.,* XXI, 17 (voir H. Lammens, *Le Berceau de l'Islam,* p. 34) ; XXI, 2, 7 et s., etc. ; *Jos.,* X, 12 ; *Jug.,* V, 2-11, etc.

(36) *Matth.,* XVI, 17-19 (voir *S.D.B.,* t. II, 552).

Luc (37), parce qu'on les écrivait à la suite les uns des autres comme des lignes de prose.

Le poème satirique égyptien des gens de métier comparés aux scribes (voir *Mil. Bibl.*, t. II, 158-160) a son répondant dans *Eccl.*, XXVIII, 24-30.

2. L'Egypte et l'Assyro-Babylonie eurent, comme Israël, leur *littérature sapientielle*. Les *préceptes de Ptah-hetep*, transcrits à l'époque mosaïque (XVIII[e] dynastie), remontent, en réalité, à 2500 environ (38) ; l'Instruction du roi Aktoï à son fils est du XV[e] s. av. J.-C. Il convient de citer spécialement la « Sagesse » d'Amen-em-opé, du X[e] ou du IX[e] siècle av. J.-C., selon toute vraisemblance, dont une quinzaine de proverbes se retrouvent, quelquefois identiques, dans *Prov.*, XXII, 17-XXIII, 11, sans parler de plusieurs autres dont la ressemblance est moins frappante (39).

Il convient naturellement de ne pas oublier ces productions quand on étudie les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et les autres livres bibliques de la Sagesse (40).

3. Les Orientaux avaient une manière de concevoir l'*histoire* sensiblement différente de la nôtre. Il n'est donc pas étonnant que celle de la Bible écrite par des hommes, et pour des hommes de telle ou telle époque déterminée, présente certains caractères de l'histoire telle qu'on l'écrivait à la dite époque (41). Il est donc indispensable de tenir compte du *genre historique* de l'Orient ancien, quand on étudie les livres historiques soit de l'Ancien Testament, soit du Nouveau (42).

Rappelons particulièrement ce caractère frappant, non seulement de l'histoire mais de *toute la littérature* du milieu biblique : *l'anthropomorphisme*. On se représentait les dieux sentant et agissant *à la manière des hommes* et cela, depuis les origines jusqu'à l'ère chrétienne et au delà. Nous aurons plusieurs fois occasion de citer des exemples. Il n'est donc pas étonnant que, d'après les auteurs bibliques, Dieu éprouve des sentiments, parle et agisse d'une manière analogue. Il se fâche, il se met en colère ; par ex., *Ps.*, XC, 11, le psalmiste dit à Yahweh : « Qui comprendra la puissance de ta colère? ». Yahweh « rugit », *Jér.*, XXV, 30. Même dans le Nouveau

(37) Et encore pas toujours ; p. ex. : I, 35 :
Spiritus sanctus superveniet in te
Et virtus Altissimi obumbrabit tibi.

(38) A. Erman, *Die Religion der Ägypter*, p. 159.

(39) Mentionnons particulièrement ici l'étude de A. Mallon, *La Sagesse de l'Egyptien Amen-em-opé et les proverbes de Salomon* (dans *Biblica*, 1927, p. 3-30). — Pour l'Assyro-babylonie, voir *S.D.B.*, t. I, 831-834.

(40) Voir *Mil. Bibl.*, t. II, 160-166 ; Dom H. Duesberg, *Les Scribes inspirés*, chap. II.

(41) Voir *S.D.B.*, t. II, col. 202-212 et t. III, col. 588-597.

(42) Voir l'encyclique *Divino afflante Spiritu* (*N.R.Th.*, 1946, p. 708-710). Pour le genre historique en pays sémitique, cfr *Mil. Bibl.*, t. II, 286-292 et aussi *Chronologie*, dans *Initiation Biblique*, p. 426-429.

Testament, saint Paul, *Rom.*, I, 18 (cfr *Ex.*, 22, etc.), parle de la colère de Dieu : « Yahweh est jaloux » (*Ex.*, XXXIV, 14 ; *Deut.*, V, 9 ; etc. : *Deus aemulator et ulciscens*) ; « il se moque » (*Ps.*, II, 4 b) ; « il se repent d'avoir créé l'humanité » (*Gen.*, VI, 5-7).

On lit, dans *Job*, I, 6-9 : « Il arriva un jour que, les fils de Dieu étant venus se présenter devant Yahweh, Satan y vint aussi au milieu d'eux. Et Yahweh dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Satan répondit et dit : « De parcourir le monde et de m'y promener ». Yahweh dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal ». Satan répondit à Yahweh : « Est-ce gratuitement que Job craint Dieu ? Ne l'as-tu pas entouré comme d'une clôture, lui, sa maison et tout ce qui lui appartient... Mais étends la main, touche à tout ce qui lui appartient, (et on verra) s'il ne te maudit pas en face ».

Et Yahweh lui donna licence d'agir contre Job ajoutant de ne pas le faire mourir.

Et, dans un livre d'un autre genre, *I Reg.*, XXII, 19-21, Michée : « J'ai vu Yahweh assis sur son trône, et toute l'armée du ciel se tenait auprès de lui... Et Yahweh dit : « Qui trompera Achab, pour qu'il monte à Ramoth-en-Galaad et qu'il y périsse ? » Ils répondirent les uns d'une manière, les autres d'une autre. Alors, l'*esprit* vint se tenir devant Yahweh et dit : « Moi je le tromperai ». Yahweh lui dit : « Comment ? » Il répondit... ».

On lit, dans le second récit de la création (*Gen.*, II, 7 et suiv.), que Yahweh-Elohim avec de la terre *modela* comme un potier (43) le corps de l'homme. Quand la statue d'argile fut terminée, il *souffla dans ses narines*, et ce fut une personne vivante. Alors, il planta (44) un jardin en Eden. Ensuite, *il prit l'homme* et le plaça dans le jardin.

Notons que, d'après plusieurs textes babyloniens, l'homme fut créé par Ea, qui s'appelait, en sumérien, *Dug-qa-bur*, « le dieu Potier », et par Aruru ou Mami, et Mami est écrit en sumérien *Nin-dug-qa-bur*, « la déesse potière ». En Egypte, le dieu CHnum avait modelé les hommes sur un tour à potier (45).

Au Sinaï, Moïse désire voir Yahweh, mais il reçoit cette réponse : « Tu ne pourras pas voir ma face... quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Alors, je retirerai ma main et tu me verras par derrière » (*Ex.*, XXXIII, 19-23).

On lit dans *Jérémie*, L. 35 :

« Yahweh a ouvert son arsenal
et il en a tiré les armes de sa colère ».

(43) *yâtsar*, « modeler », terme technique, pour désigner le travail du potier.
(44) *wayyitta'* (LXX, ἐφύτευσεν, non pas *plantaverat*).
(45) Voir la vignette, *Mil. Bibl.*, t. III, p. 71, et une autre, *D.B.*, t. I, col. 179.

Et, dans *Sophonie*, I, 12 :

« Je fouillerai Jérusalem avec des lanternes
et je châtierai les hommes... ».

On faisait un usage très libre des sources, particulièrement quand il s'agissait de chiffres (46). Et cela s'explique par le caractère suivant.

En Egypte comme en Assyro-Babylonie, on n'écrivait pas l'histoire pour elle-même. Au lieu de raconter simplement les faits heureux ou regrettables en les rattachant à leurs causes naturelles, on ne rapportait que ce qui était à l'honneur du dieu, presque toujours considéré comme cause immédiate, et à l'honneur du roi en faveur de qui le dieu était intervenu. Les autres faits étaient omis. On pourrait affirmer, sans trop forcer la note, que, dans ces deux pays, les récits historiques étaient des « thèses historiques » (*Mil. Bibl.*, t. II; p. 289-290). On peut en dire presque autant des inscriptions phéniciennes.

Ce caractère se remarque aussi dans la Bible. Dans l'Ancien Testament, le but des livres historiques est, d'une manière générale, l'édification, au sens large du mot ; dans les Evangiles, le but est l'enseignement religieux ; mais ajoutons que, ni ici ni là, on n'omet de propos délibéré tout fait matériellement déshonorant pour les personnages (47).

APPLICATIONS PRATIQUES

Nous groupons, dans ce paragraphe, des exemples montrant à quel point l'utilisation des données révélées par l'archéologie ou par les documents écrits du milieu biblique peut concourir à mettre en lumière ou même à expliquer les textes scripturaires.

1. *Histoire.* Il est bien évident qu'avant les découvertes générales de la géologie et de la paléontologie, alors qu'on ne pouvait avoir encore aucune idée des genres littéraires de l'Orient biblique, il était difficile de deviner que des siècles très nombreux furent nécessaires pour que se formât notre Cosmos, qu'il s'agisse de notre planète, de notre atmosphère ou de l'effarant monde stellaire. Aussi, entendait-on au sens *propre* les deux premiers chapitres de la Genèse.

La Genèse dit qu'Abraham naquit à Ur (située en pays sumérien) et qu'il avait épousé Saray. Il suivit sa famille, lorsque son père Tharé alla se fixer à Harran (*Gen.*, XI, 31). On ne saurait nier l'intérêt qu'il y a à connaître ce qu'Abraham avait pu voir et entendre au *pays de Sumer*, et particulièrement à Ur dont les fouilles récentes

(46) Voir *Mil. Bibl.*, t. II, 287-288, et *Zeitschrift für Assyriol.*, XLII, 16-17, 19, 57 et s. Pour la Bible, cfr *S.D.B.*, t. IV, col. 16 et s. ; noter quelques-unes des remarques de col. 17, alinéa 5, et col. 20, alinéa 2.

(47) Cfr *S.D.B.*, t. IV, col. 7-29.

ont révélé la merveilleuse civilisation, à partir surtout du troisième millénaire, quand on se rappelle que « les pères d'Israël », y compris Tharé, y adorèrent d'autres dieux que Yahweh (48).

Les explorateurs que Moïse avait envoyés au pays de Canaan parlèrent, à leur retour, de « grandes villes fortifiées jusqu'aux cieux ». Or on sait à présent qu'une ville cananéenne, grande, forte, n'était en somme qu'un village sans symétrie (49).

Malgré les nombreux passages de la Bible qui mentionnent les Hittites (Héthéens), il serait impossible de se faire une idée exacte de ce peuple et de sa civilisation, telles que l'exploration du Proche Orient les a révélées (50).

Nous ne signalerons pas d'autres textes d'histoire éclairés ou expliqués par les données du milieu biblique (51).

2. *Apologétique.* Rappelons cette question fondamentale. Dans les divers pays du Proche Orient, aux époques anciennes comme aujourd'hui, les religions et les cultes étaient juxtaposés (52), leurs fidèles mêlés ; chacun suivait, habituellement, sa foi traditionnelle ; les fouilles l'ont démontré; mais elles ont démontré aussi que ces croyances et ces cultes exercèrent et subirent assez souvent des influences réciproques (53). *Dans quelle mesure?* Qui saurait le dire aujourd'hui ! Qui saurait dire combien d'idées religieuses « flottaient dans l'air », aux diverses époques de l'histoire d'Israël et, en particulier, aux temps messianiques? Parmi celles que les textes nous ont conservées, on peut en citer un certain nombre qui étaient capables d'élever les âmes au-dessus de la matière, de stimuler l'élite religieuse. A l'époque grecque ou gréco-romaine en particulier, que de maximes, de principes de sagesse, de « dogmes (54) », imprégnaient l'atmosphère de l'Orient ! Il y en avait de très beaux, de très justes, de très féconds même. Il y avait des rites, des symboles capables de signifier d'augustes réalités, de suggérer, de communiquer ou d'entretenir une belle vie religieuse et morale ; mais pour leur don-

(48) *Jos.*, XXIV, 2 ; *Judith*, V, 8. Voir *Mil. Bibl.*, t. I, 16-20 ; t. II, 2-53 ; t. III, 37-62, 137-156 ; pour les découvertes récentes, G. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, appendice III, sans références à la Bible ; L. Woolley (replacé dans son milieu. Voir réserves de de Vaux, dans *Revue Biblique*, 1937, p. 128-131) ; *S.D.B.*, t. I, 727, ne dit rien du milieu.

(49) Hug. Vincent, *Canaan*, p. 23 et s. ; *Jérusalem antique*, 161, B ; A. C. Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, I, p. 145, 295 et s.

(50) Voir L. Delaporte, *Les Hittites* ; *S.D.B.*, t. IV, col. 32-114 (noter la discussion sur l'identification des Hittites de la Bible, col. 103-110).

(51) Nous nous bornons à renvoyer aux articles du *S.D.B.*, t. I : *Babylone et la Bible, Canaan* (voir conclusion, col. 223-224) et *Chronologie ;* t. IV, *Inscriptions sémitiques* et *Inscriptions égyptiennes.*

(52) Voir p. ex. *Mil. Bibl.*, t. III ; *Au pays de Canaan*, p. 270 et s.

(53) *Ibid.*, chap. X, p. 617 et s.

(54) δόγματα. Voir la note importante de A. J. Festugière, *L'idéal religieux des Grecs*, 1932, p. 221.

ner toute leur efficacité, il fallait au moins séparer le vrai, le beau, la vie, de la gangue qui en paralysait l'action ou même l'étouffait. Était-ce possible? Un génie religieux pouvait-il y réussir? Un tel éclectisme était-il suffisant pour transformer en trois ou quatre siècles le monde méditerranéen? Telle est la question.

Il est évident que, pour y répondre en *demeurant sur le « terrain » où elle est posée*, il faut être à même de voir bien *objectivement* si les prémisses sont exactes et, d'autre part, de *faire la preuve* que les influences du milieu ambiant étaient trop envahissantes, que les tendances d'Israël, même après l'Exil, et sa civilisation ressemblaient trop à celles des populations de même race que lui, pour qu'on puisse admettre 1° que ce peuple était instinctivement monothéiste et moral, et 2° qu'un homme sorti de son sein, eût-il été un génie religieux, aurait pu inaugurer une forme religieuse essentiellement supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée (voir *Mil. Bibl.*, t. III, p. 660-686).

3. *Théologie.* Dès les époques préhistoriques connues, toutes les religions du milieu biblique étaient polythéistes. Toutefois, quand on a à affirmer ou à démontrer qu'Israël fut le seul peuple monothéiste, il importe de tenir compte d'un certain nombre d'idées et de faits du milieu ambiant ; par exemple de la réforme d'Amenophis IV en faveur du dieu Aten et de son hymne monothéiste (*Mil. Bibl.*, t. II, p. 346-348) ; ou encore du « courant monothéiste qui passa sur la Perse », particulièrement à l'époque de Darius et de Xerxès ; on pourra même rappeler que Cambyse, pris de dégoût pour la zoolatrie des Égyptiens, détruisit leurs temples, mais qu'il respecta le sanctuaire judéo-araméen d'Éléphantine (*ibid.*, t. III p. 450).

On peut bien parler de la *théocratie* israélite, mais sans oublier que tous les gouvernements du milieu biblique, surtout avant l'époque grecque, étaient aussi théocratiques. Voir des faits précis, plus loin.

Dans la vallée du Nil, aussi bien que dans celle du Tigre et de l'Euphrate, on ne concevait pas de dieu qui n'eût un nom propre. Il peut être opportun de s'en souvenir quand on lit que Moïse, lorsqu'il reçut la mission de délivrer Israël, dit à Dieu : « Je leur dirai (aux beney Israël) : le dieu de vos pères m'envoie vers vous ; *s'ils me demandent quel est son nom*, que leur répondrai-je? » (*Ex.*, III 13).

'El, qu'on traduit presque toujours par Dieu, était le nom propre d'un dieu du panthéon phénicien, non seulement au VIII[e] s., dans les inscriptions de Hadad, de Panammu et dans celle de *Sudjin*, mais dès le XIV[e] siècle et même plus tôt (par conséquent à l'époque où il fut employé dans les textes mosaïques) ; et il semble bien qu'il fut

le dieu suprême à Ugarit (*Ras Shamra*), peut-être même dans la Syrie du Nord tout entière (55).

On a discuté beaucoup sur le sens de « *'Elyôn* ». Nom divin? ou qualificatif de Dieu? Notons que, dans l'inscription araméenne de Sudjin déjà citée, il figure au panthéon comme nom d'un dieu spécial, à la suite de 'El : « ...devant Marduk et Zarpanit, et devant Nabû et Tasmetum, etc., et *devant* 'El et 'Elyôn (56) ».

Les peuples du Proche Orient attribuaient à la divinité, comme à leur cause immédiate, des faits dont elle n'est que la cause suprême. Téglath-phalasar parle d'ennemis qui « eurent peur ». Ils abandonnèrent la place. Dans les taillis des hautes montagnes ils s'envolèrent comme des oiseaux. « L'éclat du dieu Assur, mon Seigneur, les terrassa (57) ». Chez les Hittites, c'est la divinité qui fait avec la divinité des autres groupes humains des alliances, lui déclare la guerre (58). Dans le traité de Hattusil, roi des Hittites, et de Ramsès II, on lit : « Voici le décret d'éternité que le dieu Shamash et le dieu Teshup ont fait pour l'Egypte et le pays de Hatti (59) ». Plus tard, on lira dans le Coran (60) : « O croyants, quand vous tuez les ennemis, ce n'est pas vous qui tuez, c'est Dieu ».

Et voici quelques textes de l'Ancien Testament, entre bien d'autres. *Gen.*, XI, 7 : « Allons, descendons et confondons leur langage, en sorte qu'ils n'entendent point le langage l'un de l'autre ». *Gen.*, IX, 13 et 16 : « J'ai mis mon arc dans la nûe et il deviendra signe d'alliance... L'arc sera dans la nue, et, *en le regardant, je me souviendrai de l'alliance* etc. ». Voir aussi *Amos*, VII, 3 (1-3), 6.

Yahweh dit à Samuel (61) : « *Je me repens* d'avoir établi Saül roi ». *I Sam.*, IV, 3 : Israël vient d'être battu à 'Apheq. Or les Anciens d'Israël disent : « Pourquoi *Yahweh* nous *a-t-il battus*, aujourd'hui devant les Philistins? ». *II Sam.*, XVI, 10, 11b : Séméi ayant maudit David, et Abisaï voulant tuer le coupable, le roi lui dit : « Laisse-le maudire, car Yahweh le lui a ordonné ». Et, dans le Nouveau Testament, saint Paul par exemple écrit : « *tradidit illos Deus in passiones ignominiæ* ».

On croit à l'intervention fréquente de la divinité dans les choses humaines, particulièrement quand il s'agit de l'avènement des rois.

---

(55) *Mil. Bibl.*, t. III, 270-272, avec références. E. Dhorme, *Evolution religieuse d'Israël*, Paris, 1937, 336-337.

(56) R. P. Ronzevalle, dans *Mélang. de l'Univ. S. Joseph de Beyrouth*, t. XV, 1930-1931, p. 237-260; J. Cantineau, dans *Rev. d'Assyriol.*, t. XXVIII, 1931, 167-178.

(57) E. Schrader, *Keilinschrift. Bibliothek*, t. I, p. 27, l. 70 et s.

(58) *S.D.B.*, t. IV, col. 71, 14.

(59) Al. Gardiner et St. Langdon, dans *The Journal of egyptian archaeology*, VI, 1920, 179-205, et *Mil. Bibl.*, t. II, 201-202.

(60) *Sourate VIII*, 17a, trad. Kasimirski.

(61) *I Sam.*, XV, 11 ; et 35, mais 29 glose? ; de même *Gen.*, VI, 5-6 ; *II Sam.*, XXIV, 15-16.

Hammurabi écrit dans son code : « *Les grands dieux m'ont élu* moi-même pasteur et sauveur (62) ». Asarhaddon dit au dieu Marduk : « *Tu m'as élu* parmi tous mes frères (63) ». A l'époque perse, Darius Ier proclame : « ce fut *par la volonté d'Ahura-Mazda que je devins roi*... tout ce que j'ai fait, tout cela je l'ai fait par la volonté d'Ahura-Mazda (64) ».

Si les rois font la guerre, c'est sur l'ordre de la divinité. Salmanasar III : « Sur l'ordre du dieu Assur, le grand Seigneur, mon Seigneur, je les combattis et je triomphai (65) ». Et Téglath-phalasar « Assur et les grands dieux qui agrandissent mon royaume... *m'ont commandé* d'élargir *les frontières de leur territoire* ; ils m'ont mis entre les mains leurs fortes armes (66) ».Sur l'inscription moabite de Mésa, on lit : « (Le dieu) Kamósh me dit : « Va, prends (la ville de) Nébo sur Israël (67) ».

Dans la Bible, *Ex.*, XXIII, 30 : à propos des populations du pays de Canaan, Yahweh dit : « Je les chasserai peu à peu de devant toi », et au v. 31b : « Je livrerai entre vos mains les habitants du pays ».

Au sujet du *souverain domaine de Dieu*, on disait, en Assyro-Babylonie :

« ô dieu Shamash, tu es le roi du ciel et de la terre,
tu gouvernes les choses d'en haut et celles d'en bas (68) ».

Au XIIe s. av. J.-C., en Egypte, dans le récit d'une mission, confiée à Wn-Amon pour le pays du Liban, on raconte que le roi du pays refusant de céder du bois de cèdre, Wn-Amon lui dit : « Il n'y a navire sur l'eau qui ne soit du (dieu) Amon ; à lui la mer et à lui le Liban dont tu dis : « Il est mien » (*Mil. bibl.*, t. II, p. 367).

Et encore, il est dit d'Amon R'e :

« Il est le Seigneur universel,
principe de tout ce qui existe » (*ibid.*, p. 353 *d*).

Dans la Bible (*Ps.*, XX, 8) :

« Ceux-ci (comptent) sur leurs chars,
ceux-là sur leurs chevaux ;
nous, nous invoquons le nom de Yahweh notre Dieu ».

Et voici un parallèle égyptien, dans le *Poème de Pentaur* : « Je trouve que le dieu Amon vaut mieux pour moi qu'un million de

(62) V. Scheil, *Le Code de Hammurabi*, col. XXIV, ll. 40-43.
(63) *Pierre Noire*, II, 22. Pour l'époque sumérienne, voir Statue D de Gudea, col. IV, l. 5-6, dans Thureau-Dangin, *Les inscriptions de Sumer et d'Akkad* ; cfr Charles-F. Jean, *La religion sumérienne*, p. 213-316 ; à diverses époques historiques, *Mil. Bibl.*, t. III, 56-57, 243, 390-392 ; P. Labat, *Le caractère religieux de la royauté assyro-babyl.*, Paris, 1939.
(64) *Mil. bibl.*, t. III, 449, avec références.
(65) *Obélisque de Nimrud*, dans Schrader, *l.c.*, t. II, p. 135, ll. 62-65.
(66) *L.c.*, p. 17, l. 46 -- p. 19, l. 51. Autres textes cités dans nos *Lettres de Hammurapi à Sin-idinnam* ; première partie : deux caractères du style assyro-bab., II. 40-56.
(67) Cfr *D.B.*, t. IV, art. Mésa ; et *Mil. bibl.*, t. II, 419, l. 14.
(68) F. Martin, *Textes religieux assyro-bab.*, p. 15 ; *Mil. bibl.*, II, 260.

soldats... le nombre des hommes n'y fait rien. Amon l'emporte sur eux » (*Mil. bibl.*, t. II, p. 323).

Is., LX, 13 :

« La gloire du Liban viendra chez toi,
le cyprès, le platane et le buis, tous ensemble,
pour orner ton sanctuaire ».

Et dans une hymne à Amon (*Mil. bibl.*, t. II, p. 352) :

« Tout pays est plein de ta crainte...
Les gens de Punt viennent à toi,
La terre sainte porte de la verdure à cause de ton amour.
Les barques s'avancent chargées d'aromates
pour réjouir ton peuple de leur parfum de fête...
Le cèdre a poussé pour toi...
Les montagnes te portent des blocs de pierre
pour faire les grandes portes de ton temple ».

Paternité de Dieu. Enlil était le grand dieu du pays de Sumer. On se plaisait à l'appeler père. On lit dans un psaume :

« Père Enlil, Seigneur des pays,
Père Enlil, Seigneur à la parole fidèle,
Père Enlil, (Seigneur) Pasteur des hommes
Père Enlil, clairvoyant par nature ; etc. » (*ibid.*, p. 40).

Il faut en dire autant du dieu Nannar ([69]).

En Egypte, dans le Poème de Pentaur : « Qui donc es-tu, mon Père, ô dieu Amon? Un père qui oublie son fils ! » (*Mil. bibl.*, t. II, p. 323).

Messianisme. La Passion. On admet communément que Marduk fut honoré à Babylone comme un dieu souffrant, mis à mort et revenu à la vie ([70]) et qu'un Commentaire de Rituel, intéressant malgré ses lacunes, nous fait connaître quelques détails des conceptions relatives à sa passion et à sa mort. Plusieurs assyriologues ont étudié ce texte et mis en relief exagéré les points de contact avec le récit évangélique de la Passion. Nous avons fait discrètement les réserves nécessaires dans notre *Milieu Biblique* (t. III, p. 385-386) et dans la *Nouvelle Revue Théologique* (1940, p. 184-186). Voir *S.D.B.*, t. I, 850-851.

Aux yeux des Sémites — y compris les Hébreux jusqu'à l'époque de la Sagesse — les âmes mènent dans l'au-delà une vie diminuée ; elles *dorment* plutôt qu'elles ne vivent ([71]) ; *la mort est un sommeil.* On dira « éveiller » quelqu'un au sens de « lui rendre la vie, le res-

(69) Cfr *S.D.B.*, t. I, col. 18.

(70) E. Dhorme l'a contesté récemment, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, Coll. *Mana*, t. II, Paris, 1945, p. 245-246.

(71) L. Dennefeld, *Le judaïsme biblique*, tirage de *D.B.*, chap. III ; *Mil. bibl.*, t. III, 375-377.

susciter ». Ainsi saint Pierre (*Act.*, III, 15 ; IV, 10 ; V, 30 ; X, 40) : « Dieu a éveillé Jésus, ἤγειρεν », et nul doute qu'il ne veuille signifier qu'il l'a ressuscité, car il dit ailleurs (*Act.*, II, 24 et 32 ; cfr II, 36) : « Dieu l'a ressuscité, ἀνέστησεν », et saint Matthieu emploie toujours le verbe *éveiller au passif*, quand il s'agit de la résurrection de Jésus.

« *Ite maledicti in ignem aeternum* ». On peut rappeler que Platon, s'inspirant peut-être des livres orphiques et des mystères, admettait un jugement des morts, comme les Egyptiens dès les plus hautes époques. Les âmes guérissables subissaient seulement une expiation plus ou moins durable ; les inguérissables jetées dans une prison de l'Hadès, devaient y souffrir sans trêve et sans fin, πάσχοντας τὸν ἀεὶ χρόνον (*Gorgias*, 525c).

Morale. En Assyro-Babylonie comme en Egypte, on poussait très loin l'anthropomorphisme. Le dieu avait une épouse afin de produire les créatures (Philon lui-même dira ([72]) que Dieu et la Sagesse ont engendré ensemble toutes choses comme mari et femme, ὁ θεὸς... σοφίας ἀνήρ). Toutefois, on admettait que le dieu était source ou cause du bien comme de tout le reste. On chantait, dans une hymne, que « Amon R'e exauce la prière de l'opprimé, qu'il délivre le timide du violent, qu'il est juge du faible comme du puissant » (*Mil. bibl.*, t. II, 351, *XI*). En Assyro-Babylonie, Nin-urta est un dieu « qui détruit les méchants ». En Perse, Ahura-Mazda est aussi un dieu moral (*ibid.*, t. III, p. 449).

Est-il exact de penser que les enseignements moraux de l'évangile se réduisent à la justice et à la charité, et que les populations du milieu biblique avaient déjà entendu les mêmes *principes*? Il est certain qu'on peut, à ce sujet, citer des textes intéressants. En voici quelques-uns. En Egypte, un chef de nome du XXVII[e] s. pouvait faire écrire sur sa tombe : « J'ai vêtu celui qui était nu » (Breasted, p. 281 ; *Mil. Bibl.*, t. III, p. 88). De même, au XXVI[e] siècle (Breasted, p. 328 ; *Mil. bibl.*, ibid.). Sous la XII[e] dynastie (2111-1790, Erman), on lit dans un texte : « Je donnais du pain à l'affamé, (de l'eau à qui était altéré), des vêtements à qui était nu ([73]) ». Au X[e] ou au IX[e] siècle, selon toute probabilité, donc un ou deux siècles au moins avant les Proverbes « recueillis par les gens d'Ezéchias » (*Prov.*, XXV-XXIX), l'Egyptien Amen-em-opé (II, 1) disait : « Garde-toi de dépouiller le pauvre et d'opprimer le faible » ; et encore (XI, 1) : « Ne convoite pas le bien du petit et ne sois pas affamé de son pain ([74]) ».

(72) *De Cherubim*, éd. stéréot. de Leipzig, 14, éd. Mangey, 148.
(73) H. Duesberg, *Les scribes inspirés*, p. 67. Pour le nouvel Empire (temps mosaïques), voir *Mil. bibl.*, t. III, 327-331.
(74) A. Mallon, dans *Biblica*, 1927, p. 9 et 10.

En Babylonie, le héros du déluge dit à ses enfants :

« *A ton ennemi* ne fais pas de mal
à celui qui te fait du mal fais du bien...
Ne calomnie pas. Parle de ce qui est bon.
Ne dis pas le mal ; dis le bien.
Qui calomnie, qui parle de ce qui est mal

le dieu Shamash pour l'en punir demandera sa tête » (*Mil. bibl.*, t. III, p. 406). On dit au dieu Marduk : « Tu crées le droit pour l'*orphelin* et la *veuve* » ; à Nabû : « Tu juges équitablement le *faible* et l'*opprimé* (75) ». Pour l'époque assyrienne, on tiendra compte de textes tels que celui de la série Shurpu (76).

Au IV^e^ s. av. J.-C., Xénophon enseignait une piété, nouvelle en Grèce, qui consistait à n'invoquer la divinité qu'*avec un cœur pur* et à ne lui demander autre chose que la force de pratiquer la vertu, εὐξαμένους τὰ δίκαια δυνάσται πρήσσειν (77). Et au IV^e^ s. av. J.-C., Platon disait : « C'est à celui qui enfante et nourrit la véritable vertu qu'il appartient d'être chéri de Dieu ; et si quelque homme doit être immortel, c'est celui-là surtout » (*Mil. bibl.*, t. III, p. 455).

Le péché. Chez les Assyro-Babyloniens, le péché paraît quelquefois s'identifier avec la maladie. Le malade est un pécheur ; en lui est un démon qui est la cause de la souffrance. Pour rétablir le patient en son état normal, il faut donc à la fois exorciser le démon et faire disparaître le péché et la maladie. A cette fin, les dieux eux-mêmes avaient « révélé » des *recettes sacrées, des rites, des exorcismes*, dont l'effet ne pouvait être douteux — à moins que, comme il arrive dans les expériences de laboratoire ou ailleurs — quelqu'une des conditions eût été omise. Des spécialistes du clergé étaient chargés d'accomplir minutieusement ces rites et d'appliquer les remèdes, de diriger les actes que devait faire le patient lui-même et, par là, de guérir la maladie, de chasser le démon, d'apaiser la colère du dieu, de rendre sa grâce, sa bonne grâce (78). Inutile de souligner l'intérêt de ces croyances et de ces pratiques au point de vue du Nouveau Testament.

Les Assyro-Babyloniens croyaient à l'existence de nombreux démons. On les énumérait volontiers *sept par sept* (79). Certains d'entre eux étaient plus dangereux que les autres (*Mil. bibl.*, t. III, p. 360-362). On songera à *alios spiritus nequiores*. Les démons ou du moins une catégorie de démons habitaient, pensait-on, dans les « cavernes de la terre » et dans les espaces abandonnés (80) ». L'entrée

(75) L. King, *Magy and Sorcery*, 12, 37 ; 22, 50.
(76) *S.D.B.*, I, col. 842-843 ; *Mil. bibl.*, t. II, 284-285.
(77) Diels, *Poet. fragm.*, fr. 1 ; *Mil. bibl.*, t. III, 474.
(78) Détails dans Ch.-F. Jean, *Le péché chez les Babyloniens et les Assyriens*, Plaisance et Paris, 1925 ; et *Mil. bibl.*, t. III, 392-399.
(79) Ch.-F. Jean, *op. cit.*, p. 32 et s. ; 37-38.
(80) Ch. F. Jean, *op. cit.*, p. 40.

des enfers était située loin, dans la direction du Couchant. Pour y arriver, il fallait donc faire un long voyage *à travers le désert,* les montagnes, etc. Or, c'est de ce côté que les exorcistes chassaient les démons (81).

On était bien convaincu que violer un serment était puni par Dieu ou par le dieu. Après avoir raconté la répression implacable des Arabes par Assurbanipal, le *Cylindre de Rassam* (IX, 68-73) continue : « Les gens d'Arabie se demandaient les uns aux autres : *Pourquoi l'Arabie a-t-elle encouru de tels malheurs ?* Et ils se répondaient les uns aux autres : *Parce que nous n'avons pas gardé le grand serment juré au dieu Assur ; parce que nous avons péché contre la bonté* (antérieure) *d'Assurbanipal à notre égard* (82) ».

Piété. On sait que chez les Sémites du Moyen et du Proche Orient, les noms propres de personnes sont presque toujours théophores et révélateurs de la dévotion de ceux qui les imposaient. A ce point de vue, la comparaison est très suggestive entre les noms hébraïques de personnes et ceux des autres langues sémitiques. Les sentiments qu'ils expriment sont très souvent les mêmes et leur expression est parfois identique. Voici quelques exemples.

C'est le dieu ou Dieu qui donne l'enfant :

Yhwntn, Jonathan, « Yahw(eh) a donné » (*Jug.,* XVIII, 30, etc.) ; *Ntn'l,* Nathanael, « Dieu a donné » (*Jo.,* I, 15) ; ostrakon hébraïque : *'lntn,* « El (ou Dieu) a donné (83) » ; akkad. : *Sin-idinnam,* « Le dieu Sin a donné » (nom fréquent, cfr Ranke, p. 153-159) ; *Mtnyhw,* « Don de Yahweh » (*I Chron.,* XXIV, 16, etc.) ; inscr. puniq. : *Mtn'lm,* « don de la divinité » (ou du dieu ou des dieux) (84). — *Shchryh,* « Cadeau de Yah(weh) » (*I Chron.,* VIII, 26) ; akkad. : *Qi-ish-ti-Marduk,* « Cadeau du dieu Marduk » (Ranke, p. 137) ; *Sheriq-Aia,* « Cadeau de la déesse Aia » (Ranke, p. 150) ; *'shyh,* « Yah(weh) a fait » (*II Reg.,* XII, 12) ; sceau : *'shyhw,* « Yahw(eh) a fait (85) ».

Pour Dieu ou le dieu, dire, nommer, c'est créer (*Mil. bibl.,* t. III, p. 656) :

'mryhw, « Yaw(eh) a dit » (*II Chron.,* XXXI, 15) ; akkad. : *Ibi-Sin,* « Le dieu Sin a dit » (Ranke, p. 90).

Le nom de l'enfant est un « merci » à Dieu ou au dieu :

Shm'yhw, « Yahw(eh) a exaucé » (*Jér.,* XXVI, 20) ; phénic. : *Shm'b'l,* « Ba'al a exaucé » (Cooke, 33, 2) ; akkad. : *Ishma-Assur »,* « Le dieu Assur a exaucé (86) » ; *Ia-ash-ma-ah-Adad,* « Le

(81) Ch.-F. Jean, *op. cit.,* p. 71-72.
(82) Voir parallèlement *Jug.,* XXI, 5 et s. ; et aussi *I Sam.,* XIV, 24-28 ; *I Reg.,* II, 43-46.
(83) *Tell-ed-Duweir,* éd. Torczyner, *Lachish,* I, *3,* 15.
(84) *Corpus inscription. Semit.,* 194, 1-2.
(85) Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik,* t. I, p. 56.
(86) F. J. Stephens, *Personal Names of Cappadoc.,* p. 50.

dieu Adad a exaucé (87) » ; — *Rph'l,* Raphaël, « El a guéri » (*I Chron.,* XXVI, 7) ; égypt. : *Se'anh-R'e* «(Le dieu) R'e fait vivre (88) » ; *CHnnyhw,* « Yahw(eh) a été gracieux » (*Jér.,* XXXVI, 12) ; même nom sur un sceau de Jérusalem du VIII[e] siècle av. J.-C. (89) ; *Yhwchnn,* Ἰωάννης, Jean, « Yahw(eh) a été gracieux » (*Esdr.,* X, 6, etc.) ; *CHnb'l,* Annibal : « Ba'al a été gracieux » (Cooke, 45, 9).

Le nom est souvent une louange à Dieu ou au dieu :

Yhwrm, « Yahw(eh) est sublime » (*I Reg.,* XXII, 51, etc.) ; phénic. : *B'lrm,* « Ba'al est sublime » (Cooke, 21, 4) ; akkad. : *Adad-rabi,* « Le dieu Adad est sublime » (Ranke, p. 138) ; — *Myk'l,* Michaël, « Qui est comme Dieu (ou El) ? » (*Num.,* XIII, 13 [Vulg., 14], etc.) ; *Mykyhw,* « Qui est comme Yahw(eh) ? » (*Jug.,* XVII, 1, 4) ; akkad. : *Mannu-kima-Shamash,* « Qui est comme le dieu Shamash ? » (Ranke, p. 121) ; *-Manna-balti-El,* « Que peut-on sans El? (90) » ; *Gdlyhw,* « Yahw(eh) est grand » (*II Reg.,* XXV, 22) ; *Sin-bêl-ili,* « Le dieu Sin est le Seigneur des dieux » (Ranke, p. 185) ; *TSdqyhw,* « Yahw(eh) est juste » (*II Reg.,* XXIV, 17) ; sud-arabique : *Ytsdq'l,* « El est juste (91) ».

Le nom proclame que Dieu ou le dieu est bon :

THb'l, « El est bon (ou Dieu) » (*Is.,* VII, 6) ; *THbyhw,* « Yahw(eh) est bon » (*II Chron.,* XVII, 8) ; ostrakon hébr. du V[e] s. av. J.-C. : *THbyhw,* « Yahw(eh) est bon (92) » ; akkad. : *Ithib-Shamash,* « Le dieu Shamash est bon » (Ranke, p. 233) ; égypt. : *Nefer-R'e,* « (Le dieu) R'e est bon (93) » : *Nefer-Twm,* « (Le dieu) Tum est bon (94) ».

Le nom proclame la confiance en Dieu ou dans le dieu :

'zryhw, « Yahw(eh) aide » (*II Chron.,* XXI, 2) ; phénic. : *Eshmn'zr,* « (Le dieu) Eshmun aide » (Cooke, 5, passim) ; puniq : *'zrb'l,* Asdrubal, « Le dieu Ba'al aide » (Cooke, 45, 8) ; *'mnw'l,* Emmanuel, « Dieu (ou El) est avec nous » (*Is.,* VII, 14) ; akkad. : *Shamash-Ittia,* « Le dieu Shamash est avec moi (95) » ; *Ysh'yhw,* Isaïe, « Yahw(eh) sauve » (*Is.,* I, 1 ; II, 1, s. etc.) ; ostrakon de Samarie : *'lysh',* « El (ou Dieu) sauve (96) ».

Le nom propre, témoignage de piété envers Dieu ou le dieu :

'bd'l, « serviteur de Dieu » (ou de El. Il est souvent difficile de

(87) Ch.-F. Jean, dans *Rev. Et. Sém.,* 1941, p. 116.
(88) Ch.-F. Jean, *Sumer et Akkad,* p. 26, note 6.
(89) H. Gressmann, *Altorient. Bilder,* fig. 583.
(90) Ch.-F. Jean, dans *Rev. Et. Sém.,* 1941, p. 120.
(91) Lidzbarski, *Ephemeris,* t. II, 383, c. 2.
(92) H. Torczyner, *The Lachish Letters, 3,* 19.
(93) Ch.-F. Jean, *Sumer et Akkad,* p. 26, note 6.
(94) *Ibid.*
(95) Tallqvist, *Neubabyl. Namenbuch,* p. 192.
(96) Reisner, Fischer et Lyon, *Harvard excavations at Samaria* ; ostrakon, 1, 7.

savoir si « 'l » est nom commun ou nom propre) (*Jér.*, XXXVI, 26) ; *'bdyhw*, « serviteur de Yahw(eh) » (*II Reg.*, XXII, 8, etc.) ; akkad. : *Ha-ab-du-Ma-lik*, « Serviteur (du dieu) Malik » à Mari (97) ; avec amuissement de la laryngale : *Ab-di-Sham-shi*, « Serviteur du dieu Shamash », nom assyrien du VIII[e] s. av. J.-C. (98) ; phénic. : *'mt'shtrt*, « Servante de la déesse Ashtart » (Cooke, *5*, 1, 14) ; *'bd'sr*, « Serviteur d'Osiris » (Cooke, *18*, 1) ; *CHlqyhw*, « Yahw(eh) est ma part » (*II Reg.*, XXII, 8, etc.) ; akkad. : *Ea-zit-ti-sha* « (Le dieu) Ea est sa part (99) » ; égypt. : *Mery Ptah*, « (Le dieu) Ptah est mon aimé (100) » ; au XIX[e] s. av. J.-C. : *Shum-ma-la-ilum Marduk-ma-ilum*, « Même s'il n'y avait pas (d'autre) dieu Marduk serait dieu (101) ».

Le nom propre est quelquefois une prière :

Ychzyh, « Que Yah(weh) me regarde » (*Esdr.*, X, 15) ; akkad. : *Ili-am-ra-an-ni*, « Mon Dieu regarde moi (102) » ; *Ychy'l*, « Que El le fasse vivre » (*II Chron.*, XXI, 2, etc.) ; *Shamash-li-ib-lu-uth*, « Que le dieu Shamash le fasse vivre » (Ranke, p. 145) ; *Yrchm'l*, « Que 'El (ou Dieu) ait pitié (de lui) » (*I Chron.*, II, 9, etc.) ; *Sin-tabni-usur*, « O dieu Sin, tu l'as créé, protège-le (103) ».

METHODE

1. *Commentaires.* Dans les passages où le mot hébreu est un *hapax* ou est très obscur, par exemple *shuph*, ou dont il peut paraître plus important de préciser le sens, par exemple *bârâ'*, on recourt aux autres langues sémitiques, ou même à l'égyptien à cause de ses rapports réels avec le sémitique, à plus forte raison si l'on peut supposer que le mot lui est emprunté, par exemple *Psch*, πάσχα (104).

Si le commentaire a un caractère scientifique, on cite en note le terme utilisé. Les commentaires publiés par l'École biblique dominicaine de Jérusalem, ou sous sa direction, sont de remarquables exemples de cette méthode.

De plus, on tient compte des données historiques, religieuses ou autres fournies par les documents du milieu biblique antérieurs ou contemporains du livre ou du passage qu'on explique. Ces rapprochements sont indispensables aujourd'hui à quiconque utilise ces commentaires comme instruments de travail, surtout pour les études de théologie biblique.

---

(97) Ch.-F. Jean, dans *Rev. Et. Sém.*, 1941, p. 118.
(98) Tallqvist, *Assyr. Person. Names*, p. 4.
(99) H. V. Hillprecht et A. T. Clay, *Babyl. Expedit.*, p. 58.
(100) Ch.-F. Jean, *Sumer et Akkad*, p. 26 et note 6.
(101) Texte dans P. Kraus, *Altbabyl. Briefe*, t. II, p. 61, n° 1, l. 5.
(102) F. Thureau-Dangin, dans *Rev. d'Assyriol.*, VIII, 1911, 69, l. 13.
(103) A. T. Clay, *Personal Names... Cassite periode*, 126 *b* 1.
(104) Voir ci-dessus, p. 248.

2. *Histoire.* Les auteurs ou professeurs qui écrivent ou exposent oralement l'histoire générale d'Israël ou une période de cette histoire ne peuvent désormais se dispenser de recourir à l'archéologie et aux textes que nous ont livrés les fouilles scientifiques. Et ils doivent les *lier* aux données bibliques de telle manière que le monde de la Bible devienne bien vivant sous nos yeux, non seulement dans sa vie matérielle, mais aussi dans sa vie psychologique et religieuse. On peut citer, en français, deux modèles remarquables de cette méthode, L. Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu* ; Daniel Rops, *Jésus en son temps* (quoique l'auteur soit un romancier).

3. *Idées religieuses.* C'est surtout quand il s'agit d'idées religieuses, d'exposés partiels ou généraux de théologie biblique, que l'utilisation des documents du milieu est particulièrement désirable, disons même nécessaire, quelquefois à cause du contexte, d'autres fois à cause de l'identité littéraire ou même réelle. On voit mieux alors le sens ou la portée des textes bibliques et d'autre part, on évite d'attribuer à Israël l'origine de certaines idées, de certaines fêtes, de certains rites, ou l'exclusivité de certains sentiments.

Ici surtout, il importe particulièrement de n'utiliser que des documents antérieurs ou contemporains du livre ou du passage dont on étudie la théologie. Il est bien évident, par exemple, qu'on n'aurait pas le droit d'opposer aux doctrines de sagesse égyptienne de l'Ancien ou du Nouvel Empire le contenu du livre biblique de la Sagesse, car les idées des Juifs avaient bien évolué depuis l'époque du Nouvel Empire égyptien, surtout dans les milieux alexandrins.

REALISATIONS

Ce ne fut qu'au cours des cinquante dernières années que parurent, particulièrement dans les publications de l'Ecole biblique dominicaine de Jérusalem, des études ayant pour objet la géographie, l'histoire et la civilisation, les idées religieuses et morales de telle ou telle contrée du milieu biblique.

En parcourant les autres ouvrages traitant de questions de ce genre, on remarque une différence sensible entre ceux qui furent publiés entre 1900 et 1914-1918 et ceux qui virent le jour entre les deux grandes guerres. Sur une quarantaine de volumes, huit seulement ont pour objet les idées et cinq ou six font des parallèles ou donnent des références bibliques.

Après la grande guerre 1914-1918, on se remit activement au travail scientifique. Les ouvrages ayant pour objet des questions de milieu biblique furent plus nombreux depuis la paix 1919 jusqu'en 1946 ; toutefois, ce ne fut que vers 1921 que les historiens d'Israël ou de sa religion utilisèrent, mais souvent dans une trop faible me-

sure, les données du milieu ambiant. Nous avons examiné de près, au point de vue qui nous occupe, soixante-quinze volumes. Or, une vingtaine seulement rapprochent les textes bibliques des renseignements fournis par le milieu sur le sujet traité.

Envisageant à part les *Commentaires français de la Bible*, il faut citer, en premier lieu, du point de vue philologique, ceux qui paraissent, depuis 1903, sous le nom ou sous la direction des professeurs de l'École biblique de Jérusalem ; puis, à un point de vue moins spécial, ceux de *La Sainte Bible*, publiée d'abord sous la direction de l'abbé L. Pirot, ensuite, sous celle de l'abbé A. Klamer.

Dans la mesure où un *Dictionnaire de la Bible* reflète les tendances des études scripturaires on peut dire, en songeant à celui de Vigouroux, à son *Supplément* et au *Dictionary of the Bible* de Hastings, que c'est depuis 1912, et surtout depuis 1928, que l'étude du milieu s'est sensiblement développée ; mais, dans les articles proprement bibliques, l'*utilisation* des données fournies par le milieu ambiant est encore rare. C'est, en somme, la même conclusion qui se dégageait déjà de l'examen des ouvrages parus au cours des quarante-cinq premières années du XX^e^ siècle.

Quant aux périodiques, en France la *Revue biblique*, en tout premier lieu, donna l'exemple par ses directives et par de très nombreuses et importantes études. Dès 1892, la Rédaction indiquait d'une manière très explicite la place qu'elle accorderait à tout ce qui constitue le milieu biblique et quelle devait en être l'*utilisation pratique* ([105]) ; et on put constater dès le premier numéro et dans tous ceux qui ont suivi l'heureuse application de cette méthode.

La Revue *Biblica*, fondée à Rome en 1920 par l'Institut biblique pontifical, ne publia à peu près rien sur le « milieu » au cours de ses cinq premières années ; mais à partir de 1925, on y rencontra *annuellement* plusieurs articles sur les matières dont nous parlons.

Ce fut surtout à partir de 1924 que la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft* introduisit vraiment les questions dont nous nous occupons et sur lesquelles Ant. Jirku avait spécialement attiré l'attention, en 1921, dans ce périodique.

Un Institut biblique pontifical fut fondé à Rome par Pie X, en 1908. Il a contribué et contribue toujours à l'étude et à la connaissance du « milieu » par ses chaires de langues sémitiques et d'égyptien et par une série d'études, *inaugurée en 1924, sous le titre suggestif de Sacra Scriptura antiquitatibus orientalibus illustrata.*

Paris.

Charles-F. JEAN,
Professeur d'Ecriture Sainte au Scolasticat des Lazaristes et d'Epigraphie sémitique à l'Ecole Nationale du Louvre.

(105) *R.B.*, 1892, p. 10 ; p. 7 ; voir aussi F. M. Braun, *L'œuvre du Père Lagrange*, p. 25-26.